

## LE JOUR DU SEIGNEUR

Dieu bénit le septième jour et le sanctifia,  
parce qu'il s'était reposé en ce jour,  
après avoir achevé son œuvre.

GENÈSE.

*C'est le jour du Seigneur : tout le ciel le proclame ;  
Le soleil est plus beau dans un azur plus doux,  
Et les chants des oiseaux que leur nichée en flamme  
Sont plus voluptueux, et les verts sont plus mous.*

*Par intervalle, au loin, dans les airs, sur les brises,  
Comme des voix du ciel qui parlent tour à tour  
Montent les chœurs chantants des cloches des églises  
Où s'ouvre l'évangile en ses pages d'amour.*

*Vous avez remué pendant six jours la glèbe,  
Laboureur ! Le travail sans repos est amer ;  
La terre sans le ciel n'est que l'antique Frère  
Où se mêlent, grouillant, le reptile et le ver.*

*Dans vos yeux la lueur des choses éternelles  
Jette son reflet grâce et tout plein de douceur.  
Vous songez... vers les loins se tournent vos prunelles  
Et sur votre âme passe un souffle caresseur.*

*Et votre cœur est plein des prières de l'aube,  
D'un confiant espoir, d'harmonie et de foi ;  
Et quand la nuit viendra, dans les plis de sa robe  
Vous vous endormirez reposés, sous émoi.*

*Et les plaines là-bas s'étendent solitaires  
La moisson pousse et nèle aux brises ses senteurs.  
La grande solitude a repris ses mystères,  
Son silence rempli de murmures chanteurs.*

*Mais voyez... on dirait qu'aimante, intelligente,  
Elle exhale sa sève ainsi qu'un pur encens.  
C'est le jour du Seigneur : la plaine diligente  
Pour bénir Dieu s'unît aux cœurs reconnaissants.*

JOSEPH LIESSÉ.

## CINQ ANS PLUS TARD

(Suite d'Edgar ou Gaétan)

Villa des Peupliers, octobre 189...

A ma cousine Mme Eliane Villemain.

Il y a cinq ans, j'étais si heureuse ! Oh ! Laissez-moi vous rappeler à vous, ma chère cousine, ces rêves de bonheur qui ont passé comme passent les roses, qui ont pâli comme pâlisent les nuages dorés de l'aurore ! Il y a cinq ans !... C'était un matin d'octobre, un de ces beaux jours d'automne où la nature semble vouloir revivre des heures de printemps, le pâle soleil versait ses rayons attiédés sur la nature mourante, et dans les arbres dépouillés les dernières feuilles semblaient une parure oubliée par le grand vent.

A la petite chapelle, près de la Villa des Peupliers, un vieil abbé bénissait l'union de M. Gaétan de Monfort et de Mlle Claire d'Yvetot. J'étais si heureuse alors... Oh ! Vous êtes vraiment bonne de m'écouter chaque année vous rappeler ces heures de félicité et de joie envolées si tôt, ces moments de bonheur si vite éclipsés ! Il me semble qu'en vous confiant mes peines, mes ennuis, je sentirai peut-être quelque consolation rentrer en mon âme abattue.

Il y a cinq ans, quand j'épousais M. de Monfort, je croyais au bonheur, mais j'appréhendais l'avenir, et j'avais bien raison. Oh ! Que les fleurs d'orangers durent peu ! Pour moi, elles se sont fanées si tôt ! Trois ans de bonheur parfait, c'était trop, et vous, il y a dix ans que vous êtes heureuse. Oh ! Ma chère Eliane, je ne suis point jalouse de votre bonheur, et je vous en souhaite encore, toujours !

Vous rappelez-vous, il y a deux ans, dans la même petite chapelle où l'on avait célébré mon mariage, par un même jour du mois d'octobre, mais un jour triste comme mon cœur, le même vieil abbé qui nous unissait, il y a cinq ans, levait sa main tremblante pour donner une dernière bénédiction à mon pauvre Gaétan !... Et il ne me reste plus rien au monde, rien que ma petite Gilberte. Dans ses grands yeux d'un bleu saphir, je revois l'âme de mon cher Gaétan, et vous qui ne l'avez pas vue depuis deux ans, aujourd'hui vous la trouveriez belle, belle comme lui !

Que dis-je, ma chère Eliane ? Il me reste encore

vous, il me reste encore votre amitié, et la distance qui nous sépare n'est qu'un nuage que mon âme franchit tous les jours. Et quand je relis vos lettres si bonnes, si pleines d'affectueuse sympathie, il me semble que mon cœur entend encore un écho lointain du bonheur, que mon âme respire encore un souvenir des derniers effluves d'un parfum de rose !...

Ecrivez-moi encore, écrivez-moi toujours. Je ne me lasse pas de vous lire, vous êtes si sincère !

Au revoir, ma chère Eliane, mon cœur, brisé par la souffrance, garde pour vous la même amitié, la même affection.

CLAIRE DE MONFORT.

Villa des Peupliers, novembre 189...

A Mme Eliane de Villemain,

Novembre, c'est si triste, ma chère cousine ! Mais, comme c'est bien plus triste encore quand, sur notre cœur, pèse le poids d'un cercueil !

A la Villa, les peupliers ont perdu leurs feuilles, les oiseaux ont quitté le bocage, et tout est monotone comme ma vie qui n'est plus, ma chère Eliane, qu'un paysage sans soleil, un firmament sans étoile, une fleur sans parfum !

Dans le grand cimetière, sur la tombe de mon pauvre Gaétan, il n'est plus rien qui parle de moi au cher défunt. Les fleurs se sont fanées et la terre, refroidie par les vents glacés d'automne, attend la première neige qui couvrira d'un même linceul toutes les tombes du grand cimetière.

Oh ! Ma chère Eliane, je suis vraiment cruelle de vous parler ainsi de ma douleur, comme si je ne savais pas que votre amitié pour moi vous fait souffrir de mes souffrances. Mais, c'est fini. Écoutez-moi, vous qui vous intéressez à tout ce que je fais, à tout ce qui m'arrive.

Il y a deux jours, l'on vint m'annoncer un Monsieur, qui désirait voir Mme de Monfort, et après le traditionnel "Faites entrer," j'aperçus devant moi... devinez qui... Eh bien ?... Vous n'avez pas trouvé ?... C'était... M. Edgar de Varny.

Il y avait cinq ans que je ne l'avais pas vu. Oh ! Comme il est changé ! Ses joues ont pâli, ses grands yeux bruns se sont obscurcis sous un voile de tristesse, et sur ses traits altérés, on ne lit plus que la souffrance et l'ennui.

Vous rappelez-vous, ma cousine, comme M. de Varny avait un beau talent d'artiste ? Il m'a avoué, bien candidement, qu'après mon mariage, ne sachant que faire, il s'était livré plus que jamais aux beaux arts. Il a étudié sous de grands maîtres, il a voyagé, et maintenant depuis deux mois, il peint et travaille, non loin de la "Villa des Peupliers."

Je vous avoue, ma cousine que je l'ignorais complètement ; dans notre grande ville, il passe tant d'artistes qui ne reviennent plus, tant de voyageurs qui n'y vivent qu'un jour.

Ai-je besoin de vous relater ici notre conversation ? Oh ! Non, ma chère Eliane, vous devinez si elle fut banale. Laissez-moi vous dire, en toute sincérité, que la mémoire de mon cher Gaétan était plus forte que le souvenir de l'amour de M. Edgar. A vous, ma cousine, je vais répéter bien bas, les derniers mots de M. de Varny.

—Madame, dit-il, pardonnez-moi ! Mais quand, il y a trois mois, j'appris le terrible coup qui vous avait frappée, je n'ai pu vivre là-bas plus longtemps, et j'ai cru que je pourrais être heureux encore, de travailler et de peindre près de la "Villa des Peupliers." Ceci m'a fait songer, ma chère cousine ; qu'en pensez-vous ?

Mais ma vie reste toujours décolorée, déflurée ! Nul ne pourra jamais y semer des fleurs, y jeter des rayons de bonheur et de félicité !

Vous seule, ma chère Eliane, savez verser un baume sur les blessures de mon cœur, et mon âme, toute désillusionnée, ne se rattache plus à la vie que par votre affection et l'amour de ma petite Gilberte.

Au revoir ma gentille cousine, vous savez heureuse soulage un peu mon cœur, je vous aime et vous embrasse.

CLAIRE DE MONFORT.

Villa des Peupliers, janvier 189...

A Mme Eliane de Villemain,

Je suis vraiment égoïste, ma chère cousine. Le premier de l'an est un jour si beau pour l'enfance, et ma petite Gilberte qui a déjà quatre ans, aurait pu jouir, il me semble, si j'avais su cacher mon chagrin. Ma pauvre enfant ne saura jamais sourire, je pense.

Eh ! Ne suis-je pas cruelle de lui préparer une existence entourée de pleurs et d'amertume ?

L'ennui de mon cher Gaétan l'emporterait-il sur l'amour de ma petite Gilberte, et mon cœur qui pleure ne devrait-il pas sourire et tracer à ma pauvre enfant un chemin semé de fleurs et d'illusions ?...

Je ne voudrais pas vous parler de M. de Varny, mais vous me demandez si je l'ai revu, et je croirais manquer d'amabilité en ne vous répondant pas : vous êtes si gentille, vous, ma cousine ?

Eh bien ! oui, je l'ai revu. A la Villa des Peupliers, M. de Varny est venu me présenter ses souhaits de bonne année. Oh ! Quelle ironie ! Comme si je pouvais encore être heureuse, moi ! Mais, il avait l'air si bon, si doux, j'ai senti qu'il respectait ma douleur, et quand, d'une voix suppliante, il m'a priée de lui faire l'honneur de visiter son atelier d'artiste, je n'ai pas su refuser ; et ma chère Eliane, maintenant que j'ai promis, je tiendrai parole.

Me blâmez-vous ? Oh ! Quand une grande douleur entre dans l'âme, je crois qu'il n'est pas de meilleur baume à la blessure que de donner un peu de bonheur à une autre âme abattue et meurtrie !...

Me conviendrait-il encore de vous présenter mes souhaits de nouvel an ? Je serai peut-être la dernière, mais je ne serai pas la moins sincère. Mon cœur, qui vous dicte ces vœux de joie et de bonheur, ne saura vous oublier.

Votre cousine,

CLAIRE DE MONFORT.

Villa des Peupliers, mars 189...

A ma cousine, Mme Eliane Villemain.

Que vous êtes curieuse, ma gentille cousine !

Mais je ne vous en veux pas. Votre curiosité me plaît, elle vient de vous. D'ailleurs, je ne vous cache jamais rien. Eh bien ! oui, j'ai visité l'atelier de M. de Varny. Oh ! Ma chère Eliane, qu'il a de jolis tableaux ! Tous sont tristes, et c'est peut-être pour cela que je les aime tant.

Il y a trois semaines, j'amenai ma petite Gilberte chez M. de Varny, et hier elle me suppliait de retourner chez Monsieur qui a de si belles images... Oh ! je regretterai toujours d'avoir cédé à sa prière.

M. de Varny était enchanté de me revoir. Jamais il n'avait paru si heureux que lorsqu'à mon arrivée, prenant ma main, il dit :

—Madame, que vous me faites plaisir !

—Oh ! ce n'est pas pour moi que je suis revenue, c'est pour Gilberte !

Le jeune artiste a baissé ses beaux yeux et n'a rien ajouté. Et nous avons parlé de choses banales, puis de peinture et de beaux-arts, enfin de projets d'avenir. Était-ce à moi de parler d'espérance et de rêve, à moi de parler de bonheur et d'illusion ?... Mais M. de Varny a cru que c'était à lui, et je vous avoue, ma cousine, que je ne m'y attendais guère.

—Madame, il y a cinq ans, c'était par un matin du mois d'août, pardonnez-moi si je rappelle ce souvenir, M. de Monfort avait secouru Madame X..., et, deux mois après, pour le payer de son dévouement, vous l'épousiez. Oh ! Que n'ai-je su alors ?... Mais dites-moi, ne pourrais-je rien faire aujourd'hui qui égalerait le dévouement de M. de Monfort ?...

Oh ! Ma chère Eliane, si sur la figure du jeune artiste je n'avais pas lu une tristesse profonde, si son attitude n'avait pas été pleine de respect, j'aurais senti mon cœur blessé dans sa fierté et sa douleur. Mais voir cet homme qui, depuis cinq ans, n'avait pas oublié, voir ce bon M. de Varny suppliant, demander sa part de bonheur, oh ! c'en était trop pour mon âme, et au contact de cette vie brisée comme la mienne, j'ai senti une pitié profonde rentrer en mon cœur, et j'ai murmuré tout bas :